

chapitre 6

Religion, ponts et pontifes

Ces pages ont déjà signalé une des étymologies vraisemblables du terme religion (de *religare*, «relier»). Scrutant le mot, Roger Caillois, à la suite du grammairien romain du deuxième siècle Festus, en proposait une interprétation différente, qui précise encore davantage la manière dont la «religion» exerce sa gestion de l'expérience du sacré et, plus précisément, de la transgression de l'interdit du sacré.

Une vieille histoire de nœuds de paille

Selon Caillois¹, en effet, il se pourrait également que le vieux mot latin *religio* ait aussi servi à désigner, dans le monde romain antique, les *nœuds de paille* qui servaient à relier les poutrelles des ponts, et dont on confiait l'exécution au chef des prêtres de la religion romaine. Celui-ci acquerra de ce fait, avec le temps, le titre de «pontife» (du latin *pontifex*, «faiseur de ponts»)². Ce chef

1. Voir Roger Caillois, «Le grand pontonnier», dans *Cases d'un échiquier*, Paris, Gallimard, 1970.

2. Les empereurs, par la suite, chefs du culte public à Rome, hériteront à leur tour de ce titre avant que celui-ci ne serve à désigner leur successeur sur la colline vaticane : le pape, évêque de Rome et «souverain pontife» de l'Église. C'est également en un sens analogue que

des prêtres, du fait de sa plus grande familiarité avec les puissances divines et surnaturelles, était en somme considéré comme le seul à pouvoir opérer sans danger cette transgression: relier entre elles, au moyen d'un pont, deux rives que les dieux avaient pourtant pris la peine de séparer par un infranchissable fossé, et qu'il était donc périlleux de vouloir franchir ainsi — en même temps qu'il était bien commode de pouvoir le faire...

Cette explication de l'origine de la «religion» est éclairante à plus d'un titre. Elle fait tout d'abord bien voir que cette « religion» n'est pas, *a priori*, quelque chose de coupé de la vie et de désincarné, mais qu'elle concerne au contraire ses préoccupations les plus concrètes et les plus triviales. Elle met également en lumière l'importance d'une catégorie centrale de personnages dans la gestion de l'expérience du sacré et, plus précisément, dans celle du franchissement des interdits: les *pontifes*, dans lesquels on n'aura bien sûr pas de mal à reconnaître tous ces prêtres, ministres et autres gourous qui, dans les traditions religieuses de l'humanité, et de manière parfois assez différente, servent en quelque sorte d'intermédiaires — de ponts — entre l'humanité et les puissances du sacré.

Ces hommes — mais souvent aussi ces femmes — exercent ainsi un rôle particulier et indispensable dans la communauté: soit en raison de leurs dons ou de leur charisme (les chamans, par exemple, dans de nombreuses cultures), soit du fait de leur formation et de leur «ordination» (c'est-à-dire de leur affectation à ces fonctions), soit encore en vertu d'une combinaison des deux.

De ce fait, dans les traditions religieuses de l'humanité, les pontifes occupent une situation singulière et à maints égards paradoxale. On les vénère, certes, mais on les craint souvent

la tradition attribue à Mahavira, fondateur du jaïnisme, au sixième siècle avant Jésus-Christ, le titre de *tirthankara*, «passeur de gué» ou «faiseur de ponts». Mais on pensera aussi, dans une veine proche, à la belle nouvelle de Rudyard Kipling, «Le bâtisseur de ponts».

aussi, en raison de leur proximité avec le sacré dont ils acquièrent en quelque sorte l'ambivalence (fascination et crainte, attirance et répulsion), selon les caractéristiques d'Otto. Tout se passe au fond comme si le pontife avait un pied dans le monde profane et l'autre dans le sacré. Pour prendre une métaphore plus actuelle, on pourrait dire qu'il fait office d'interface entre les deux.

Mais la puissance du sacré est telle que sa fréquentation *contamine* en fait ceux qui ont ainsi la fonction ou le pouvoir de s'en approcher. Ceux-ci, et pour le meilleur comme pour le pire, n'appartiennent plus vraiment tout à fait au monde profane. En jouant pour ainsi dire constamment «dans» le sacré ou dans ses parages immédiats, ces personnages se trouvent à transgresser sans cesse les interdits communs. Ils se trouvent de ce fait à vivre plus ou moins séparés du reste de la communauté — à l'instar des prêtres dans leurs presbytères de jadis, des lamas tibétains dans leurs monastères, mais aussi des guérisseurs et autres «sorciers» que l'on assignait souvent aux confins des villages. Bénéficiant fréquemment de privilèges hors du commun, les pontifes sont par ailleurs aussi astreints à des obligations dont se voient épargnés le commun des mortels (par exemple, une formation longue et exigeante, une ascèse rigoureuse, notamment en matière de sexualité).

Le prêtre et le sex symbol

On retrouve bien sûr encore de nos jours ces pontifes dans les traditions religieuses vivantes de notre temps — prêtres, rabbins, imams, brahmanes, etc. — qui, autour des grands événements, et en particulier des grands passages de la vie (naissance, mariage, maladie, mort), continuent d'exercer leur rôle pontifical d'intermédiaires entre la communauté qu'ils servent et les visages du sacré auxquels celle-ci adhère. On peut cependant aussi constater que les déplacements de l'expérience du sacré, repérables à notre époque, ont fait apparaître un grand nombre de *nouveaux pontifes*,

d'hommes et de femmes appelés à jouer un rôle à maints égards analogue, dans un contexte culturel par ailleurs fort différent de celui des sociétés plus traditionnelles. On songera ainsi sans doute assez volontiers aux médiums, astrologues et autres diseurs de bonne aventure qui, entre l'honnêteté la plus sincère et le charlatanisme le plus éhonté, assument un tel rôle pour un nombre non négligeable de nos contemporains.

Mais on songera également à toutes ces *vedettes* qui occupent le devant de bien des scènes de notre temps: vedettes du sport ou de la musique, du cinéma, de l'exploit ou de la politique (quoique dans la grisaille généralisée de cette «scène» particulière elles semblent de plus en plus rares), de la religion même, parfois — comme c'est le cas du Dalai Lama et comme ce fut celui de Jean-Paul II; *stars* et *sex symbols*, champions toutes catégories, «héros» plus ou moins fugaces, souvent «riches et célèbres», souvent aussi auréolés d'un *glamour* quelque peu sulfureux.

Ces pontifes contemporains sont évidemment des hommes et des femmes comme nous tous. Pourtant, que ce soit du fait de leur charisme (y compris celui de la beauté!) ou de leurs accomplissements singuliers, ils vivent pour ainsi dire constamment dans un univers différent du nôtre, échappant — et, encore une fois, pour le meilleur comme pour le pire — aux normes et aux contraintes de la vie profane, devant généralement faire le deuil de toute «vie privée». On imagine mal, en effet, une star du grand écran faisant son épicerie incognito — ou un champion de Formule 1 échappant, en conférence de presse, aux questions insidieuses des journalistes sur les charmes de sa nouvelle « fiancée ».

Adulés, hyper médiatisés, menant une vie trépidante, s'autorisant d'une morale souvent beaucoup plus permissive que celle de la plupart des gens, ils vivent ainsi, en quelque sorte, constamment dans le sacré. Il leur arrive même parfois — *overdose*, accident d'avion qu'on pilotait soi-même ou poursuite de *paparazzi* — d'en mourir. Mais je pense aussi, tiens, à Piccolo,

jeune punk montréalais vivant depuis des années «dans la rue» (il a d'ailleurs un certain nombre d'émules), la tignasse multicolore, le pantalon cent fois rapiécé, les oreilles déformées par d'énormes anneaux — et un troisième œil, tatoué au milieu du front, remarquable et... remarqué : quasi-vedette — on l'a même vu, quelquefois, à la télé. Pontife? En tout cas, on imagine mal qu'avec un marquage corporel aussi inusité, même dans une culture comme la nôtre où les tatoueurs sont devenus plus nombreux que les curés de paroisse, quelqu'un puisse jamais «retourner à la vie profane» — comme agent d'assurances ou commis au bureau de poste. Vraisemblablement passé pour de bon, donc, «du côté transgressif» des choses, en témoignant peut-être du seul fait de sa provocante apparence.

Humains «plus grands que nature», les vedettes ont essentiellement pour rôle de nous faire passer de notre «petite vie» profane au monde du sacré, à travers l'une ou l'autre de ses hiérophanies contemporaines, le temps d'une représentation, d'un spectacle, d'une finale de coupe du monde, d'une course en solitaire autour de la terre.

En nous identifiant à eux (y compris, de manière très concrète, à travers le mimétisme de la ressemblance, du *look*), nous accédons en quelque sorte nous aussi, ponctuellement, à cette sphère du sacré qu'eux-mêmes habitent quasi en permanence, et qui prend d'innombrables formes: beauté, séduction, richesse, performance, vitesse, audace, courage, mais dont toujours nous espérons un surplus de sens ou d'énergie — de rêve, aussi, bien entendu — pour recharger la vie profane.

Pontifes en vrac

Le caractère fréquemment pontifical des vedettes et des stars, à notre époque, ne doit cependant pas nous faire perdre de vue que cette fonction pontificatrice peut également être assumée par des figures beaucoup moins spectaculaires. Ce sera ainsi, par

exemple, le rôle dévolu à ceux et celles qui, de quelque manière, se retrouvent en situation d'*initiateurs* par rapport à tel ou tel passage de l'existence. La jardinière d'enfants de tout à l'heure, ou la mère de famille soucieuse de ritualiser l'apparition des premières règles de sa fille, peuvent aussi être considérées, au moins à ces moments particuliers, comme de réelles figures pontificales. De même en est-il pour toutes ces personnes qui, à un moment ou l'autre, ont l'occasion d'en aider d'autres à franchir avec bonheur un important passage de la vie, ne fût-ce que sous certains de ses aspects: enseignants, entraîneurs sportifs, moniteurs de jeunes, mais aussi bien médecins ou travailleurs sociaux peuvent tous, à un moment donné, se retrouver dans des situations où ils peuvent exercer un tel rôle — encore que, comme on l'a vu, la modernité ait eu tendance à en perdre de vue l'importance. Mais, par exemple, le bénévole qui travaille dans une unité de soins palliatifs ou une résidence pour sidéens aura très souvent la responsabilité de pontifier une étape cruciale, périlleuse et déterminante de la vie.

Avant de clore ce chapitre, rappelons que si, dans cette vision des choses, l'accès au sacré est essentiellement rendu possible par la *transgression* des interdits, il demeure que le *respect* de l'interdit constitue lui aussi, bien sûr, un aspect de l'expérience religieuse. La *religion*, au sens retenu ici, serait donc l'instance qui gère et orchestre globalement l'un et l'autre de ces aspects, le pôle du respect aussi bien que celui de la transgression. Ce qui peut d'ailleurs donner lieu à des *spécialisations* plus ou moins exclusives de rôles dans cette gestion de l'un et l'autre aspect. Ainsi, certains pontifes (comme certains rites) relèveront-ils davantage du sacré de respect tandis que d'autres ressortiront davantage au registre du sacré de transgression.

L'administration quotidienne des interdits, leur légitimation et leur rappel, la sanction de leur application, la préservation du bon «mode d'emploi» du va-et-vient entre les deux mondes, tout cela appartient bien sûr davantage au pôle du sacré de respect. On

n'aura pas de mal à y reconnaître ce qu'on pourrait appeler, de manière générale, la fonction «cléricale» de la religion.

Cette fonction renvoie d'ailleurs à une troisième étymologie du terme religion, que l'on doit à l'orateur romain Cicéron, et qui proviendrait du verbe *relegere*, «relier» — les pages d'un livre, par exemple —, «rassembler», «colliger». Pour Cicéron, les *religiosi* étaient ceux qui, à Rome, colligeaient pieusement et archivaient scrupuleusement tout ce qui avait rapport au culte des dieux. Plus de vingt siècles avant notre tournant de millénaire, il désignait en somme ceux que le théologien Eugen Drewermann, dans une volumineuse étude sur le clergé, appelait pour sa part significativement les «fonctionnaires de Dieu».

D'autres pontifes s'inscrivent pour leur part davantage dans le registre du sacré de transgression, dont plusieurs des exemples contemporains qu'on a donnés plus haut, dans la mesure où ceux-ci ont précisément pour rôle de nous faire quitter un moment la vie profane pour nous introduire avec eux et à leur suite dans la sphère du sacré où ils évoluent eux-mêmes.

Mais ce pourrait être également le cas d'un certain nombre de personnages à maints égards beaucoup plus marqués par le côté sombre, dangereux, terrifiant et même, pourrait-on dire, diabolique du sacré: grands délinquants, criminels, tueurs en série, bourreaux d'enfants. On songe, par exemple, à la sinistre figure de Jack l'Éventreur qui, au dix-neuvième siècle, terrorisa pendant des mois l'imagination des Londoniens. Mais on pense aussi au monstrueux «héros» du fascinant *M. le maudit* de Fritz Lang, l'un des chefs-d'œuvre du cinéma muet. M., *serial killer* avant la lettre, réussit ce tour de force de coaliser contre lui l'ensemble de la société, truands et honnêtes gens, policiers et gangsters; accomplissant ainsi, à sa manière, une étonnante pontification. On reviendra d'ailleurs, vers la fin de cet essai, à la place singulière qu'occupe, dans l'univers religieux, ce que, dans un vocabulaire teinté de judéo-christianisme, on pourrait appeler les «figures sacrées du mal».

Il convient cependant d'aborder maintenant le phénomène à travers lequel se vit sans doute le plus souvent, pour la majorité des humains, l'expérience transgressive du sacré: la fête.